

Après les Mém. v. notes sur l'écriture.

1

On n'en finira jamais avec cette histoire. Elle nous hante, elle nous obsède, impossible de nous en débarrasser. Plus d'un demi-siècle que la méduse nous colle à la peau. Quand certains meurent de leurs moeurs, d'autres étouffent encore de ce passé qui ne passe pas. Après tout, à chacun ses insomnies. Les plus à plaindre ont la nostalgie de ce qu'ils n'ont même pas connu. Cet étrange spectre est l'astre noir de notre morale. Qui saura l'exorciser ? Qui...

J'en étais là de mon délire quand la voix hésitante du haut-parleur interrompit la course de la plume sur le papier. La bibliothèque allait fermer. Je relevai la tête, comme hébété.

Les lecteurs alentour ne semblaient pas tellement plus frais que moi. De quelle émeute médiévale pouvaient-ils bien émerger ? Une chronique d'une infinie brutalité se lisait dans leur regard. Manifestement, on s'était beaucoup battu ce jour-là chez eux. En tout cas plus que chez moi. Pour

savoir ce que cherche un chercheur, il vaut mieux interroger son visage qu'épier par-dessus son épaule. J'en observai quelques-uns un instant. Leur contemplation m'inspira le mot de la fin : rendez-vous, les yeux, vous êtes cernés !

Ce n'était rien du tout, juste un instant d'abandon, ce léger grain de folie qui rend moins pesante la solitude du biographe de fond. En traçant ces lettres sur mon cahier, j'éprouvai la douce volupté d'écrire n'importe quoi, pour rien, pour le plaisir, sans nécessité aucune, sans même songer à l'effet. Grâce à ce geste gratuit, un peu de fantaisie sinuait dans la rigueur de mes travaux.

Le dernier carré d'irréductibles s'attachait à ses cartulaires et in-folio sous la pression courtoise mais insistante de gardiens au regard oblique. Les uns et les autres n'eussent pas abandonné un enfant avec plus de regret.

Le début des grandes vacances avait allégé Paris. Je m'imaginai en suspens. Pour l'avoir déjà éprouvé, je savais que je vivrais les semaines à venir dans une sorte d'état d'apesanteur à travers une ville entre parenthèses. Dans ces moments-là, je me reprochais cette fâcheuse tendance qui me faisait considérer la société moderne comme une immense conspiration contre la vie intérieure.

Dehors, il faisait presque beau. Le peu de nature qui subsistait dans la capitale réduisait la fuite du temps à une pure vue de l'esprit. J'avais le sentiment rare d'être immunisé contre la vulgarité de l'époque.

Dans l'autobus, la vanité de l'homme téléphonique ne m'atteignait même plus, ni moi, ni les autres lecteurs, mes frères. Au fond du véhicule, je reconnus quelques silhouettes voûtées et titubantes, ivres de livres, desquelles se dégageait l'expression d'un bonheur abruti. Comme tous les rescapés de ce samedi studieux, ils étaient encore ailleurs, là-bas, dans leur monde, incapables de se soustraire à la conversation des siècles.

Ce jour-là plus que tous les autres jours, on n'aurait pas compris pourquoï tant de nos contemporains annonçaient une fin d'époque si mélancolique. C'était l'été et tout paraissait possible à nouveau. Paris redevenait aimable, ses habitants aussi, il n'en fallait guère plus pour se croire touché par la grâce.

Je n'aurais jamais cru que la vie de Désiré Simon me mettrait dans un tel état. La masse de ses écrits ne laissait pas de m'impressionner. Je m'étais lancé à l'assaut de cette cathédrale de prose avec une certaine allégresse. Seize mois après, elle était intacte. Mais à l'instant de me jeter dans ses années de guerre, quelque chose d'autre était en jeu qui m'échappait encore. Un de ces infimes détails qui ne paient pas de mine mais peuvent bouleverser une vie.

À force de tourner autour de ma victime, je pensais que je démontrerais ses mécanismes d'écriture. Que je mettrais à nu son génie créateur. Et que je finirais bien par entrevoir son secret puisqu'il est dit que tout écrivain écrit par rapport à